

## Pourquoi des revues ?

Régis Debray, Pierre Nora

DANS LE DÉBAT 2010/3 (n° 160), PAGES 4 À 21

# ARTICLE

---

*L*a discussion qui suit avait été organisée par Le Nouvel Observateur, en 1980, autour de la sortie du premier numéro du Débat. Sa longueur avait alors empêché sa publication.

Notre trentième anniversaire nous donne l'occasion de l'exhumer. Nous y joignons un échange de lettres où Régis Debray et Pierre Nora reviennent, trente ans après, sur le chemin parcouru.

N. O. – Avant d'entrer en matière, nous avons demandé à Pierre Nora et à Régis Debray de préciser d'abord ce qu'ils représentent l'un pour l'autre...

Pierre Nora. – Il y a l'image, et il y a l'homme. Ce qu'il représente dans la France des années 1980, de la crise de la gauche, c'est l'enfant chéri des années folles marxo-gauchistes, devenu l'enfant amer et hargneux de la gauche en crise et qui ne veut pas le savoir. Il prend son conservatisme pour de la fidélité. Régis Debray aujourd'hui ne s'explique que par une hégémonie perdue. Il est battu. Il ne s'explique que par la défaite du marxisme tiers-mondiste des années 1960. Ce n'est pas la génération perdue, c'est la génération battue. Un homme qui se cambre dans la gauche avec une morale de droite.

Et puis il y a Régis: un homme qui s'illusionne avec une grande sincérité sur lui-même et qui a une faille secrète qui le travaille. Un homme de combat qui ne rêve que du pouvoir dont il ferait le plus mauvais usage, mais qui sait heureusement qu'il ne l'aura jamais. Dououreux, mal à l'aise, malheureux. Un homme qui croit vivre au rythme d'une histoire qui est trop forte pour lui, trop pour sa vraie nature où il y a de la tendresse. Un fragile qui serrerait les dents pour faire couper les têtes auxquelles il garderait toute son estime. Un homme qui a eu, dans sa jeunesse, le courage de se lancer dans l'aventure au lieu de la rêver, et qui en a payé le prix. Mais à l'âge adulte il

1

2

3

4

reste prisonnier de la mythologie sartrienne des « salauds » et de la fascination de la violence rédemptrice. C'est cette contradiction entre sa pratique et sa théorie qui, son charme aidant, me le rend personnellement sympathique.

*Régis Debray.* – Dans notre milieu, les réputations sont si bien établies qu'il nous semble généralement superflu de faire connaissance.

5

Mais, enfin, l'image que Pierre Nora m'a donnée de lui (le peu de fois où nous nous sommes vus) correspond assez bien à son image de marque: patricien, subtil, désabusé. Une sorte de Paulhan des sciences humaines, téléguidant le trafic des bons travaux de pointe. Pourquoi ne se connaît-on pas mieux? Sa discipline n'est pas la mienne, mais il est intervenu sur des sujets qui me tiennent à cœur: la nation, l'événement. Et toujours intelligemment. La question est évidemment politique: je n'ai pas bonne réputation dans son clan, dont le totem me semble être, de loin, Raymond Aron. Donc assez marqué à droite, dédaignant nos vains espoirs et les remous subalternes de la périphérie. Nora ne se commet pas avec n'importe qui. Je partage, mais en sens inverse, le même préjugé aristocratique.

6

Tant de distance, tout de même, ça pourrait inquiéter. Je suis rassuré maintenant. Pierre fait une revue! Il va-t-en-guerre. Comme tout le monde. Les idées sortent des « Bibliothèques » du même nom et descendent dans la rue. Je devine que ce n'est pas pour se promener. Et que Nora fera mieux que les autres. Il a bien choisi son moment. Il s'y connaît en stratégie des idées, et il connaît aussi le meilleur monde intellectuel français où il y a aussi, hélas, du beau monde tout court. Bref, il entre en lice, de façon très nettement, très classiquement politique. Son image n'en souffrira pas. À mes yeux s'entend.

7

*N. O.* – Au fond, on pensait qu'il n'y aurait entre vous que des enjeux intellectuels et l'on ne voit, déjà, que des enjeux politiques.

8

*P. N.* – Oui, il y a un enjeu politique, mais pas celui que Debray croit – c'est-à-dire pas la lutte des classes. C'est le rapport fondamental des intellectuels à la violence politique qui a été historiquement pour eux la radicalisation de leur légitimité.

9

Il faut se demander d'où vient ce vieux réflexe. Pour moi, c'est clair: c'est un vieil atavisme aristocratique qui fait partie de la nature même des intellectuels. C'est la morale des maîtres. Je risque ma vie, donc j'ai le droit de décider si l'autre est fondé à vivre ou non. Seigneur seigneur. Haine des intellectuels pour la médiocrité de ceux qui ne songent qu'à vivre. Autrefois c'était le mépris que les intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle avaient pour les « bourgeois », aujourd'hui ce mépris s'exerce sur les amateurs de la « société de consommation ».

10

Ce que je trouve exemplifié chez Debray, c'est la contradiction fantastique entre la générosité apparente de l'engagement théorique et pratique qui a envahi l'intelligentsia depuis un siècle et même deux, et, d'autre part, « l'ethos intellectuel »

11

profond que cette générosité de surface a permis de maintenir et qui devient aujourd'hui visible, parce que l'engagement politique à gauche a été profondément ébranlé.

À mes yeux, l'engagement des intellectuels dans le combat démocratique n'a fait que dissimuler longtemps la nature vraie des intellectuels, qui est restée tyrannique et despotique. Le problème politique, aujourd'hui, des intellectuels, c'est de savoir s'ils sont ou non capables de rompre ce pacte avec la violence qui les a constitués en tant qu'intellectuels, s'ils sont capables ou non de retourner sur eux-mêmes leur révolte créatrice ou bien de l'infliger à autrui dans le sang. Démocratiser leur propre pouvoir, briser le cercle du totalitarisme où ils se sont historiquement enfermés, c'est ça leur vrai problème politique, autrement important que de reconstruire l'union de la gauche. Problème d'autant plus urgent que c'est ce mensonge constitutif sur eux-mêmes qui les a aujourd'hui disqualifiés et les a fait passer pour les pourvoyeurs des prisons de la gauche.

Et c'est pourquoi je crois fondamental pour eux de reconnaître et d'avouer leur pouvoir. D'en comprendre la vanité et d'en faire l'histoire. Tout pouvoir est, par nature, porté à l'absolu. Le pouvoir politique absolu a été, par la révolution et le combat, progressivement limité ici et là, domestiqué. Pas le pouvoir intellectuel. Là, la démocratie est tout entière à établir. Et le premier pas consiste dans la reconnaissance et la dénonciation de ce pouvoir. Un pouvoir reconnu est un pouvoir déjà contenu.

R. D. – J'aurais bien voulu croire Nora sur parole. Quand j'ai entendu parler de son projet, je me suis dit: chic! une prise de corps! Le corpus des sciences humaines est démembré par les cloisons disciplinaires. La corporation intellectuelle, elle aussi, est en miettes, disloquée par les spécialisations, les jalousies, les malentendus. Et puis, j'ai vu le sommaire, les collaborateurs, les procédés: une vraie fête de famille, toutes académies réunies. Ceux dont on lit la prose chaque dimanche dans *Le Monde*, ou chaque jour dans la page « Idées », ou chaque soir en tournant le bouton. Ce n'est donc pas une prise de pouvoir, vous l'avez déjà. Le fait nouveau, c'est que le parti intellectuel dominant, grâce au *-Débat*, va pouvoir se présenter comme le rassemblement unanime des intelligences les plus diverses. Le parti pour le tout, vieille règle du jeu de l'hégémonie. La France doit se mettre à l'heure du monde? D'accord. Mais le monde n'est pas anglo-saxon, même si ce dernier est une formidable mine. Autre tradition française: l'ouverture périodique d'un petit comptoir import-export. Avant, c'était l'Allemagne, puis il y eut l'Italie, la Grande-Bretagne. Je concède qu'il est plus sain de le faire ouvertement qu'à la sauvette, et qu'on ne peut éternellement penser sous licence, avec monopole abusif sur un filon encore méconnu. Heidegger, Weber et Popper, pour ne citer qu'eux, sont à l'origine de véritables fortunes intellectuelles dans notre Hexagone pour ceux qui ont eu la chance de les lire dans l'original avec vingt ans d'avance sur les confrères en ramenant sur place la matière première à transformer. Personnellement, je ne te chicanerai pas sur ton goût pour

« le grand large », comme disait Churchill, parce que l'ouverture internationale, c'est ce qui nous manque le plus dans notre province ridiculement orgueilleuse. Si l'impérialisme est la qualité et le nationalisme la médiocrité, alors, vive l'Empire! N'oublions pas néanmoins qu'en épistémologie, par exemple, les travaux de Canguilhem, de Desanti ou de Serres valent bien, sinon plus, ceux de tel ou tel positiviste d'outre-Atlantique, et que les premiers ont déjà aujourd'hui plus de mal à traverser la cour de la Sorbonne que les seconds.

Je reproche essentiellement à Pierre Nora, qui est un homme de bonne foi, de nous proposer une revue de mauvaise foi, au sens sartrien du mot. Qui est ce qu'elle n'est pas et qui n'est pas ce qu'elle est. Je m'explique. Tu affiches un idéal savant qui t'honore: refus des terrorismes de tous bords, rigueur des analyses, volonté de savoir. Mais tu coupes ta science sociale avec des choix politiques précis, ceux de l'establishment intellectuel d'aujourd'hui, comme on coupe un bordeaux avec l'eau du robinet. Mais à la cave et dans le dos des invités.

15

Je n'ai jamais cru qu'il y ait une muraille de Chine entre la science et l'idéologie, comme les althussériens, mais il y a des travaux sérieux et il y a des échos d'opinion. Toi pour qui « l'histoire compte », qui lances un appel de principe à « une histoire politique et conceptuelle qui enlève au présent ses faux mystères et son artificielle magie », tu nous sers en apéritif *La Cuisinière et le mangeur d'hommes*, l'un des plus jolis gags conceptuels et historiques de ces dernières années. L'alliance de l'ancien mao et du conservateur éclairé, elle est dans l'air depuis au moins cinq ans, et ça tourne très bien. Tu n'échappes pas à l'air du temps, tu le décalques. Non pour des raisons plates, ou platement politiques. Mais en raison d'une idée qui me semble proprement de la légitimité de l'intellectuel. « La légitimation de l'intellectuel, dis-tu, c'est toujours le succès qui la lui confère. » Et en parlant de l'un d'entre nous, deux lignes plus loin, tu ajoutes que parce qu'il vend 100 000 exemplaires « il dispose d'une légitimité issue d'un type de suffrages que l'on peut discuter, mais que l'on n'a pas le droit de dénier. C'est comme ça ». Voilà une conception bien terrifiante de l'intellectuel, plus proche du bonapartisme (coup d'État plus plébiscite) que de la république des lettres où je te croyais magistrat.

16

Où est donc passé ce qui faisait notre définition, notre brûlure commune, « la passion de dévoiler qui a un objet: la vérité »? À quelles obligations serions-nous désormais tenus, sinon à celle de faire plaisir au plus grand nombre en lui faisant écouter, au bon moment, tout ce qu'il voulait entendre? La résignation de ce « c'est comme ça » me fait bouillir, parce qu'à ce compte- là Pétain était légitime jusqu'en mars 1944, disposant dans le pays d'un soutien évidemment majoritaire, sans parler de Napoléon III et de monsieur Thiers. Et pour revenir à nos moutons, si l'« on n'est intellectuel que sur les critères électifs », il n'y a plus évidemment de différence de nature entre les vedettes de cinéma et les travailleurs du savoir. Tu l'écris noir sur blanc. x qui raconte ses tête-à-tête avec Jésus fera 200 000 exemplaires. Sera-t-il pour autant plus légitime que le précédent? Eh bien moi, je vais vous raconter mes folles

17

nuits avec Jane Fonda, les dernières confidences de Che Guevara, plus deux ou trois secrets sur la subversion internationale du monde libre, j'en ferai 300 000 et je serai le meilleur! Mettons-nous tous demain au box office! « L'intellectuel, celui dans le discours de qui le public entend directement ou indirectement l'écho des fins dernières. » « L'écho des fins dernières »! Il y a des Églises pour cela, des mages et des prêtres dont c'est le métier. Et n'importe quel charlatan peut faire vibrer ces cordes-là.

C'est ainsi que l'on passe d'un relativisme sceptique (à chacun sa vérité) à un cynisme effrayant, à une *Realpolitik* de l'intelligence, où n'importe quoi vaudrait n'importe quoi, pourvu qu'il y ait eu quelque part « consécration ». L'important étant de ne pas être n'importe qui. Faites-vous un nom, on passera l'article. Soyez reconnu, cela vous dispensera de nous donner quoi que ce soit à connaître. J'appelle cela la normalisation de l'aberrant. Je croyais que Pierre Nora allait reconstituer la vieille « cité savante », restaurer l'ordre républicain. Il me semble prêt à les faire éclater ou, plutôt, il entérine leur éclatement de fait, sous la poussée du nouveau régime médiatique à profits immédiats. Je le lui dis tout de go, quitte à me faire traiter de ronchon, que cette conception du métier d'intellectuel est théoriquement insoutenable et moralement insupportable.

Sur une ligne très « juste milieu », celle qui va de Tocqueville à Giscard, en essayant de ne pas passer par la rue Transnonain où la garde nationale de monsieur Prudhomme apprend à la racaille à bien se tenir, les conservateurs éclairés, en compagnie des quelques « révolutionnaires- conservateurs » ou « modérés qui parlent fort », vont donc débattre entre eux, en excluant les autres pour sottise, « goulagomanie » ou misanthropie. Au regard des horreurs du siècle, cette ligne politique peut fort honorablement se défendre sur le thème du moindre mal. Cela n'a rien de honteux. Alors, pourquoi ne pas le dire?

Pierre a des adversaires, comme tout intellectuel, âgé ou pas. Non seulement il ne les nomme pas, mais il fait comme s'il n'en avait pas. Pourquoi?

Exemple: « Il y aurait donc un pouvoir intellectuel? » commences-tu, goguenard, en tête de ton manifeste de présentation dont c'est précisément le sujet. Deux pages, d'abord, pour dis qualifier les tenants d'une pareille thèse comme « confusionnistes » et « frustrés ». Puis, je vois réapparaître ledit pouvoir intellectuel, solidement pourvu des attributs et des défauts dont nous avons été quelques-uns à débattre l'an passé. La vérité étant une et l'erreur multiple, ces coïncidences seraient plutôt rassurantes. Mais elles resteront non dites car je ne verrai finalement nulle référence à un ouvrage portant ce titre, ni citations ni indications de noms d'auteur. Tout cela porte un nom vieux comme le monde: « polémique », de *polemos*, guerre. Pratique stalinienne éternelle:

1. Je te liquide comme déviationniste;
2. Je fais mienne ta déviation;

### 3. tu n'as jamais existé.

Nora est un remarquable polémiste. Mais on ne peut additionner les rigueurs du combat politique et la rigueur d'un débat historique. Nora se veut à la fois arbitre et boxeur. Je dis: il triche!

N. O. – Puisque nous parlons de politique, parlons aussi de pouvoir et, plus précisément, de ce « pouvoir intellectuel » dont vous êtes, l'un et l'autre, d'éminents mandataires...

22

P. N. – Attention! Il y a dans cette question du « pouvoir intellectuel » deux plans bien distincts et qu'il faut se garder de confondre: d'une part, le problème du pouvoir qu'ont des gens comme moi de prendre ou de ne pas prendre tel manuscrit dans telle collection de prestige chez tel éditeur important, disons, pour utiliser le vocabulaire de Régis, le problème du « fonctionnariat » intellectuel. Et puis il y a un autre problème, celui d'un pouvoir inhérent à l'acte intellectuel lui-même et au rapport des intellectuels à leur public. Et la question est de savoir lequel des deux est le plus important. Examinons donc l'un et l'autre.

23

Le premier: eh bien oui, je l'ai, je l'exerce, et je ne vois pas pourquoi j'aurais à en rougir. Tu le vises et tu le caches. Mais quand Vladimir Ilitch se cache derrière la cuisinière, ce sont les hommes qu'il finit par faire bouillir dans la marmite. Il me permet aujourd'hui de faire une revue et si Gallimard m'en donne les moyens, c'est qu'il m'en juge capable. Toi-même as manqué en faire une au Seuil, et je regrette que le projet ait avorté pour des raisons contingentes. C'est un pouvoir de type, disons, ministériel, une activité d'animation, de création, de promotion, de distinction et, bien entendu, de censure et de distribution des places. Un problème de jugement. Soit. Mais attention! Ce n'est pas une activité d'État, c'est, en définitive, une entreprise de type capitaliste contrôlée par le marché. Je ne suis pas chargé de publier des livres qui se vendent, mais des livres qui comptent et compteront, et s'ils se vendent c'est pour cette raison-là. J'exerce dans un cadre concurrentiel, et si je laisse échapper un grand auteur, ça finira par se savoir. Un fonctionnaire, un ministre n'a pas de concurrent, il peut distribuer son budget, déplacer des gens sans contrôle. En tant que professeur, je pourrais raconter n'importe quoi jusqu'à la retraite. En tant qu'éditeur, non. Encore une fois, cela ne veut pas dire que je doive publier des livres qui se vendent. Mon marché est intellectuel, mais c'est un marché.

24

Je te reconnais le courage de n'être pas fonctionnaire donc irresponsable. Tu vis de tes livres, donc tu es condamné au succès. Mais es-tu absolument sûr que cet élément n'entre pas, inconsciemment peut-être, et pour si peu que ce soit, dans leur contenu? Ne viens pas me répondre que si tel était le cas, tu écrirais plutôt tes folles nuits avec Jane Fonda. Tu serais grillé sur le marché qui t'intéresse: le marché intellectuel. Moi, je préfère assurer mes arrières pour être plus sûr d'avoir le droit, si j'écris, de ne pas intéresser le public, c'est peut-être une manière plus nette de respecter la production

25

intellectuelle: on n'en attend rien. Toi qui restes marxiste, tu ne peux qu'être sensible à cette dialectique de l'« infrastructure » et de la « superstructure ». Je suis sûr d'écrire désintéressé. Et toi?

Mais il y a un problème de fond dans ce magistère – et une mauvaise foi profonde dans sa dénonciation. Si tout le monde publiait des livres, n'importe lesquels, vivrait-on en régime démocratique?

L'activité de censure est la condition même d'une vie intellectuelle authentique et je suis sûr que tu es de cet avis. Nous pensons certainement tous les deux que l'intérêt de la vie intellectuelle n'est pas qu'il y ait plus de livres, mais qu'il y en ait moins et qu'ils soient meilleurs. Alors, que me reproches-tu? Il y a une fonction judiciaire de l'édition. Je l'exerce sans mauvaise conscience. Tu ne peux pas reprocher aux nouveaux philosophes, par exemple, leurs livres bâclés. Quand tu protestes contre la médiocrité de la production, à quoi fais-tu appel, sinon à un pouvoir intellectuel juste? Le reste est poujadisme. Alors, s'il te plaît, ne me fais pas le coup du laborieux Péguy au prébendier Lavisser. Je ne suis pas Lavisser (hélas!) et tu n'es pas Péguy.

Deuxio, venons-en au seul vrai problème, celui du pouvoir intrinsèque à l'acte intellectuel lui-même. Il est lié au partage entre ceux qui s'expriment et ceux qui se taisent. Qui non seulement se taisent mais qui acceptent que d'autres parlent à leur place et en leur nom. Car c'est cela, au sens profond, le « pouvoir intellectuel ». C'est une question de *représentativité*. On parle au nom de ceux qui ne parlent pas et qui se reconnaissent dans ce que vous dites. C'est le même problème qu'en politique, entre gouvernants et gouvernés. Un mécanisme de délégation électorale. Et c'est pourquoi, oui, en définitive, c'est le « succès » qui sanctionne la légitimité de l'intellectuel. Bien entendu, cela ne veut pas dire un succès de vente. Il y a des circonscriptions que l'on enlève avec peu de voix, mais difficiles à décrocher. Le Nobel, par exemple. La sanction de la légitimité peut venir de ses pairs, d'une société savante, d'un concours, d'un petit cercle lui-même reconnu, c'est toujours le succès, c'est-à-dire la reconnaissance extrinsèque de la légitimité. Mais il peut aussi venir du public. Les dizaines et centaines de milliers de gens qui se jetaient hier sur Teilhard de Chardin, aujourd'hui sur Garaudy, et qui se projettent maladroitement sur leurs frustes appétits de comprendre, leur pauvre volonté de savoir, eh bien, Régis, je leur reconnais à eux aussi le droit de se sentir représentés, exprimés par Teilhard et par Garaudy. Et je me demande si dans ton attitude à toi, vis-à-vis d'eux, il n'y a pas au fond du mépris. Les concierges aussi ont droit à leurs intellectuels.

Car ce que dissimule ton aristocratie derrière le paravent de la gauche, derrière ta définition implicite de l'intellectuel comme intellectuel de gauche, c'est le terrorisme de haute tradition qui fait le rapport fondamental de l'intellectuel avec son public. Là se noue l'alliance historique de l'intellectuel avec tous les totalitarismes. « Vous m'avez donné la parole, taisez-vous, je parle. » Tu oses, ne serait-ce que dans la présentation de ton *Scribe*, présenter tes idées fragiles, discutables, rapidement documentées, plus qu'in certaines, comme de la science, des *résultats*, n'est-ce pas un

pouvoir et même un abus de pouvoir? Cette présentation, tes lecteurs ont-ils le moyen de la contrôler? Ce bluff à l'argument d'autorité, n'est-ce pas une usurpation d'autorité, par hasard?

Ce qu'il y a de positif dans la crise actuelle des intellectuels, c'est la révolte du public devant ceux qui parlent – mal – à leur place.

30

R. D. – Le pouvoir intellectuel est une pyramide à trois étages. En bas l'université, au milieu l'édition, en haut les médias. Si vous cumulez les trois, vous êtes une super-puissance; deux, une puissance intermédiaire; un seul, surtout si c'est l'université, un micro-État du tiers monde, plus enclin que les grands au non-alignement. Si vous n'êtes nulle part, vous êtes un intellectuel réfugié, plus ou moins nomade et en quête d'un foyer national. Cela dit, je ne vais pas jouer au luron. Si je ne bénéficiais pas d'un certain pouvoir intellectuel de fait, je ne serais pas ici en train de dialoguer avec une éminence comme Pierre. Je joue sur le prestige *auteur*, sur le fait que ce dernier mot a la même racine étymologique qu'*autorité* et *augure*. Pierre a une investiture régulière: c'est un évêque. Face à lui, je ferais dans le genre sorcier errant, avec mana indéfinissable. Il va me dire que je le tiens de mon public: d'abord il est maigre, ensuite je ne crois pas cette légitimité-là, je n'en veux pas. Si je peux me conduire en pair avec Nora et le tutoyer, c'est, je crois, en raison de nos titres universitaires qui, dans la caste, valent encore tous les titres de noblesse, même si l'on n'y croit plus. À cet égard, nous devons avoir à peu près le même rang.

31

Nous serions, selon Nora, en régime de démocratie intellectuelle. Décidément, c'est le propre des puissants que de nier la puissance, comme le mépris de l'argent est un privilège des riches. La démocratie intellectuelle n'a jamais existé, et aujourd'hui moins que jamais. J'ajoute que je ne la crois pas possible dans l'absolu et que nous n'allons pas en ce moment dans le sens d'une démocratisation relative mais d'une oligarchie croissante. La cité des lettres et sciences humaines se désigne officiellement comme une république, fonctionne par le haut comme un État féodal et se vit par le bas comme despotisme. La crainte chez le simple citoyen est le sentiment le plus constant. Crainte qu'Olivier ne m'assassine, par un rédacteur interposé, à propos de mon dernier ouvrage que je lui dédicace. Crainte que François ne me refuse le poste que je vais lui demander dans l'École pratique qu'il dirige, faute de crédits, bien sûr. Crainte que Pivot ne m'invite pas, ou trop tard, ou en bout de table, pour meubler. Tout est à craindre pour un auteur de livres, sans oublier l'assassinat par le silence. L'idéal de Pierre Nora, je crois que ce serait une sorte de monarchie, avec des corps intermédiaires constitués par des intelligences bien titrées qui serviraient d'agents modérateurs pour équilibrer les grands seigneurs. Douce utopie. On voit au contraire pointer une dureté à l'américaine multipliée par dix, à cause de la centralisation parisienne. La vie intellectuelle va devenir de plus en plus impitoyable parce qu'il y a de moins en moins de place disponible pour les

32

candidats au succès. Les journaux se raréfient et se concentrent, l'Université CNRS et le renvoient du monde ou ferment leurs portes, les maisons d'édition se contractent, elles aussi, et l'on ne peut pas trouver une collection à diriger pour chacun de nous.

Derrière un homme politique, il y a un parti, un clan, une famille. Derrière un auteur, il n'y a rien. Il encaisse seul, dans tous les sens du mot.

33

Il est ce que les autres diront qu'il est. Et il ne sera pas atteint par la critique comme les autres par la crise, dans son emploi, ou dans son capital, ou dans sa situation, mais dans sa personne. Oui, il y a pouvoir, et luttes, et stratégies, alliances et renversement d'alliances. Pas de républiques sans capitales, préfectures, code pénal et police. Pas de territoires sans réseaux routiers, nœuds ferroviaires et chefs de gare. Oui, il y a de bons princes, comme Nora ici présent. Mais les princes règnent et nul ne règne innocemment.

34

Je ne dis pas que c'est mal, je dis que c'est comme cela. Pas de quoi se plaindre. On ne peut pas demander à la fois la sécurité des fonctionnaires et courir l'aventure de la notoriété.

35

N. O. – Cette revue, parlons-en. Collège, EPHE, respectabilité. Avez-vous, en fondant cette revue, le sentiment – ou le désir – de mobiliser – et à quelles fins – une fraction de l'intelligentsia française?

36

P. N. – Il faut être réaliste et ne pas tromper le public. Nous ne représentons pas l'avant-garde pensante des masses laborieuses. Nous n'avons aucune philosophie à défendre ni aucun mot en « isme » à imposer. Nous n'avons aucune explication ultime à fournir. Nous voulons chercher à comprendre. Ce qui implique aujourd'hui à la fois savoir, sentir et exprimer. Or quoi savoir dans le monde désormais cloisonné des savoirs infinis des spécialistes n'est pas facile. Sentir, dans la robotisation des conformismes sociaux, ce n'est pas donné à tout le monde. Et dire la vérité demande aujourd'hui beaucoup d'indépendance d'esprit et de courage.

37

Oui, s'il fallait absolument trouver une philosophie à notre entreprise, ce serait: les intellectuels parlent aux intellectuels.

38

Et qu'on ne vienne pas pour autant ricaner que nous sommes aroniens. D'abord, ce ne serait pas une injure. Mais il se trouve que nous ne sommes pas aroniens. Les aroniens ne relèvent les malheurs de la gauche que pour s'en réjouir, non pour en pleurer. L'idéologie du *Débat* n'est pas celle de *Commentaire*, dont je salue la qualité. Appeler une revue *Le Débat*, c'est proclamer que la vérité historique de notre temps est conflictuelle et vouloir, précisément, se placer au cœur du débat. Cela ne consiste pas, comme a l'air de croire Régis Debray, à faire dialoguer trois personnes d'avis différents sur les sujets à la mode. Ça, c'est bon pour les jeux télévisés. Comme dit Céline: « Il n'y a pas de jeu dans notre avenir. »

39

Ce débat, qui niera qu'il existe dans tous les domaines: politique, économique, social, esthétique, intellectuel? En ce sens, le mouvement qui nous anime n'est pas sensiblement différent de celui qui a présidé à la naissance de la *NRF*, d'*Esprit*, des *Temps modernes*, un mouvement réactionnel. Les revues ont toujours été faites pour capter un mouvement latent de l'opinion et lui donner un instrument d'expression. Notre problème à nous est seulement plus difficile à cerner parce qu'il est encore plus général que le leur. Il est de saisir un moment d'ébranlement général, de provoquer un effet de rupture, de sortir des frontières des raisonnements traditionnels, de proposer des analyses neuves, de lutter contre les inerties mentales, persuadés que nous sommes, comme jamais peut-être dans l'histoire, au bout d'un passé sans leçon et devant un avenir sans visage. La vraie différence avec les grandes revues que j'ai nommées, c'est l'époque. Les quotidiens, les hebdomadaires ont tué les revues générales. Peut-on inventer le lieu et la formule? C'est le public qui le dira.

R. D. – Au seuil de toutes les revues qui ont compté, on trouve une affirmation, une volonté, la primauté donnée à une certaine *valeur*: le fait littéraire pour la *NRF*, la personne humaine pour *Esprit*, la responsabilité individuelle pour *Les Temps modernes*. Je demande à Nora: quelles valeurs prend-il en charge? Et il me répond: impartialité, compétence, rigueur, volonté de savoir. Ce qui me fait lui demander: que faut-il que soit devenu notre corps intellectuel en 1980 pour qu'il puisse habiller en communication savante l'acceptation des valeurs existantes?

Je vais vous dire, Nora, ce qui me gêne dans votre démarche: c'est sa stupéfiante politesse. Je n'aime que les manières polies, pas les pensées. Je salue votre courtoisie, elle devient rare (et c'est vrai qu'avec Barthes s'en est allée l'image combien précieuse d'une culture courtoise ou, simplement, et c'est énorme, d'une certaine forme intellectuelle). Ce qui me fait peur, c'est votre différence sur le fond. Votre côté bien mis, chic type, comme il faut. On ne dérange rien ni personne, et on remet chaque chose à sa place, là où on l'avait trouvé en arrivant: la science aux États-Unis, le prisonnier URSS politique en et, bien sûr, le plus connu de tous, Kissinger en vedette américaine de la revue des livres et des gens importants qui parlent des choses importantes. Voilà la première revue significative qui est sûre de ne recevoir aucune lettre d'injures après son premier numéro (et vous vous rappelez que Mounier s'était fait drôlement engueuler par Mauriac et tous les bien-pensants de sa paroisse). Avec vous, rien à craindre. Vous vous trouverez sans doute un Alain de Benoist sur votre droite et un François Hincker sur votre gauche comme faire-valoir, comme preuve par neuf de la justesse du juste milieu, mais il n'y aura pas vraiment débat, la majorité du monde intellectuel étant par avance d'accord.

Notre « démocratie », pour reprendre votre mot préféré, n'a chez vous aucun envers, aucune opacité, aucune trace d'une quelconque inégalité. La démocratie, comme vous dites, sans capital ni travail, sans classes sociales, sans empire centrafricain ni taux de profit compensatoire. Et qui s'oppose donc, par essence et en tête à tête, au totalitarisme non moins essentiel d'en face. Soit le lexique du *Figaro* et de *L'Express*.

J'ai peur, en un mot, pour Nora et sa revue, qu'ils ne vivent avec leur temps. Car pour être vraiment de son temps, il faut le regarder de biais, un peu décalé. En laissant de côté les philosophes difficiles du moment. C'est comme cela qu'une revue prend de l'avance sur son époque. Pour nous faire danser au son de l'or chestre des quadrilles à la mode, le quotidien suffit.

44

*Le Débat* risque fort de ne pas faire date, s'il continue sur cette voie, mais il fait déjà époque, et c'est pourquoi la naissance de cette revue me semble si importante comme un signe des temps. Elle marque l'abandon de l'opposition et la rentrée officielle de l'intelligentsia « légitime » dans la société dominante.

45

Fin des guerres loyalement assumées, en contrepoint à la fin de l'idée de guerre civile en France et à la réalité historique de la guerre en Europe. Intégration de l'intelligentsia aux règles du jeu et aux institutions du pouvoir d'État, comme contrepartie inévitable de l'effacement des organisations politiques et culturelles du vieux mouvement socialiste. Nous avons un gouvernement qui se donne pour légitimité l'expertise, la compétence et l'information. Nos administrations marchent officiellement à la culture et notre culturel, aux sciences sociales. Aujourd'hui, en France, c'est la parole de science, non de morale ou de métaphysique qui fait autorité sur les hommes. Les spécialistes des sciences sociales ne peuvent pas ne pas être, *ipso facto*, des opérateurs de légitimité et les derniers en date des conseillers du Prince. Ils vont au « rapport » comme Guéhenno montait à la tribune ou Malraux au discours. Le registre a changé, non la vieille symphonie entre les détenteurs de l'autorité intellectuelle et ceux du pouvoir politique. Il est peut-être impossible de faire autrement. Mais ne rejouons pas Ariel pour la énième fois. Nous sommes plus que jamais dans le coup. Et pour la première fois du côté du manche. L'intellectuel *new look* de 1980 s'est enfin réconcilié avec l'opinion publique de son pays. C'est ce que l'on appelle une « première ».

46

N. O. – En effet, Régis Debray, lorsque vous faites du clerc le dernier avatar du prêtre, vous ne laissez pas un grand choix aux intellectuels puisque vous leur dites : « Choisissez votre foi »...

47

R. D. – L'intellectuel que je suis n'a jamais demandé cela à aucun intellectuel et je ne supporterai pas une minute de plus qu'on me le demande. Je ne suis pas un intellectuel militant, et encore moins un philosophe combattant, comme on disait pendant la guerre froide. Je suis un intellectuel *et* un militant. J'exerce la philosophie du mieux que je peux et je participe quand je le peux aux combats que je crois justes. Cette croyance ne regarde que moi. D'ailleurs, ceux avec qui j'aime à philosopher n'aiment pas trop mes petites batailles ou mes grandes causes de militant, et ceux avec qui il m'est arrivé de combattre, mes camarades latino-américains, se moquent de mes bouquins et estiment qu'être écrivain à Paris c'est un statut de déserteur. Tant pis pour moi, mais tant mieux pour mon travail.

48

Chacun sait que la foi rend bête, fanatique, aveugle, handicapé mental, etc. On le sait depuis deux mille cinq cents ans, et la foi, et les Églises et l'esprit de parti se portent toujours très bien. Alors, la question que je me suis posée, ou que j'ai commencé à poser avec *Le Scribe*, c'est pourquoi les groupes organisés ne peuvent se passer d'une foi en une légitimité qui les dépasse, les englobe et les oblige. Il m'est alors apparu qu'il n'y a pas de coupure structurale entre nos fonctions intellectuelles modernes et les fonctions sacerdotales de jadis. Dans la République romaine, prêtres et magistrats ne faisaient qu'un. Dans nos républiques à nous, le pouvoir politique n'assume plus directement le rôle sacerdotal. Il y a un espace, produit de ce divorce fort salutaire qui apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle, entre légalité et légitimité. C'est nouveau et c'est précieux. Mais nos débats ont des enjeux et surtout des effets à l'extérieur de la pensée parce que l'État ne peut pas se passer de nous pour apparaître comme légitime, et nous ne pouvons pas non plus faire comme s'il n'existait pas. En tant qu'opérateurs et manipulateurs de croyances, nous sommes, malgré nous et quoi qu'on fasse, des agents politiques indispensables et de plus en plus cruciaux puisque le gouverner repose de plus en plus sur le faire croire.

Quand Nora, que je crois agnostique, lance *Le Débat*, il agit en organisateur, l'organe qu'il dirige servira à unifier un certain nombre de pensées et donc à modifier un certain nombre de conduites.

J'aimerais dire enfin et surtout qu'une foi fait partie de ces choses qu'on ne « choisit » pas. On n'a pas la foi, c'est elle qui vous a. Tout ce que l'on peut faire, c'est de savoir quelle foi nous a et le prix qu'elle fait payer à notre intelligence. On ne sortira jamais du religieux, mais on peut essayer de négocier avec lui. C'est notre plafond de possibilités.

P. N. – Mon analyse est profondément différente de celle de Régis Debray. Quand on dit que l'intellectuel qui se croit indépendant est dans la dépendance étroite du Prince, qu'il l'a toujours été et le sera toujours, on n'a dit qu'un énorme à-peu-près qui passe à côté de la question.

La question est qu'il s'est produit, disons pour aller vite, au XVIII<sup>e</sup> siècle et dans les sociétés occidentales une transformation radicale de la nature du pouvoir politique. Jusque-là, on a un pouvoir de droit divin qui s'impose au-dehors de la société et s'exerce de haut en bas, englobant dans son principe même le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Le pouvoir moderne, depuis la Révolution française, est au contraire un pouvoir représentatif, exercé par la délégation, qui prétend, à tort ou à raison, naître des profondeurs du social et exprimer la souveraineté populaire. La légitimité ne vient que de là.

Du même coup, ce type de pouvoir démocratique s'est comme interdit de dire de l'extérieur ce que doit être la société, quelles sont les fins ultimes. Il a laissé cela à d'autres, aux philosophes, aux poètes, aux doctrinaires, à ceux qu'on a appelés, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des intellectuels. Mais, du même coup aussi, l'intellectuel a acquis

par le régime d'opinion une autonomie qui le met dans la même position, exactement la même, que l'homme politique. Il n'est pas le double de l'homme politique, il en est l'autre. Giscard sait sans doute ce qu'il faudrait faire, mais il ne peut pas le dire, Sartre dit peut-être ce qu'il faudrait faire, mais il ne peut pas le faire.

Bien entendu, il y a une longue préhistoire de cette émancipation. Érasme passait sa vie à se déplacer aux frontières des blocs politiques pour conserver son indépendance de plume. Descartes est allé vivre en Hollande pour ne tirer son autorité que du public qu'il s'était créé. Si l'on remonte plus haut, l'imprimerie, par exemple, a joué un rôle certainement décisif: elle a offert la possibilité d'une diffusion anonyme des œuvres, elle a offert aux hommes de plume des lecteurs anonymes, donc un public virtuel. Plus haut encore, les universitaires du XIII<sup>e</sup> siècle ont su habilement acquérir leurs « franchises » en jouant sur plusieurs tableaux: dans l'Église contre l'autorité royale, pour la monarchie quand il s'agissait de leurs « libertés ». Saint Thomas était déjà presque autonome.

Bref, je ne crois pas tellement que le clerc soit le dernier avatar du prêtre. L'intellectuel et l'homme politique sont les deux pôles d'un système fasciné l'un par l'autre, et chacun dans une position symétrique. L'intellectuel est un homme d'idées, pas de foi, même s'il a foi en ses idées. Et sa situation est moins celle d'un curé que celle d'un politique.

## LETTRE DE RÉGIS DEBRAY À PIERRE NORA

Cher Pierre,

Cette exhumation d'humeurs anachroniques n'a pas de quoi nous faire rougir. Nous ne disions pas que des bêtises. Et puis, des ennemis de trente ans devenus de vrais amis, cela est moins fréquent que l'inverse... Serait-ce parce que, nos navires respectifs ayant coulé, nous nous retrouvons sur le même radeau? Je ne l'exclus pas, mais ce qui fait sourire à la relecture, c'est la stridence. Le ton au-dessus. Je faisais – nous faisions? – de la température, mais la surchauffe était dans l'air. Un trait d'époque. Tu en voulais à une intimidation finissante, à une souveraineté déclinante, celle du sartrien juché sur son tonneau à Billancourt; j'en voulais à une intimidation montante, celle de l'arrogant aronien grimpant sur les épaules de Soljenitsyne pour introniser la libre entreprise. D'où un jeu de rôles, chacun se faisant la main sur des silhouettes de foire, mais à côté de la plaque, sans trop entrer dans le détail biographique. Ta supposée lune de miel avec le grand capital m'offrait une cible commode; comme, pour toi, ma supposée « fascination de la violence rédemptrice » (que j'avais déjà déconstruite en écrivant, pour l'Amérique latine, la *Critique des armes*, et en soutenant à cor et à cri, dès mon retour à la civilité et contre les tartarinades du gauchisme vernaculaire, la voie dite réformiste des urnes). Mais laissons-là les circonstances atténuantes, quoiqu'elles puissent expliquer pourquoi on frappait

alors d'estoc et de taille. Tu regardais froidement vers l'Est, Lénine, Staline et la Kolyma, où s'est dévoilée pour toi la vraie nature de l'intellectuel, tyrannique et despotique. J'arrivais encore tout chaud de l'extrême Occident qu'est l'Amérique du Sud, où c'est l'intellectuel, avec ou sans système, que la brute galonnée expédiait *ad patres*. Du Guatemala à l'Argentine, entre les années 1960 et 1990, des dizaines de milliers d'intellos ont été très systématiquement torturés CIA et exécutés, sur instructions de la et du State Department. Cela s'appelait le plan Condor. C'est l'horizon qui fait l'humeur. Affaire de géographie. Chacun détenait la moitié du programme. Je recontextualise pour nos cadets, qui peuvent avoir des trous de mémoire.

De même en va-t-il pour la question éculée du *pouvoir intellectuel*. L'expression a mal vieilli en entrant dans les mœurs. Faut-il rappeler qu'alors elle détonnait?

L'intelligentsia du moment, celui de Barthes et Foucault, traquait partout les odieux appareils de pouvoir – sauf en son sein, à domicile. La langue était fasciste, l'asile aussi, comme l'école, l'élection, la télé, l'hôpital, la famille, la prison, et j'en passe. Seul l'intellectuel, chevalier blanc et feu follet, échappait au hiérarchique et aux sujétions de l'ordre bourgeois. La paille et la poutre. Je ne regrette pas d'avoir fait redescendre sur terre les fils du Ciel en rappelant, avec une enquête publiée en 1979, et dont je ne renie rien, l'existence d'un *pouvoir intellectuel* assez corsé, à l'histoire ancienne, et toujours renaissante. La formule a été depuis cent fois remâchée (mais non ressourcée, vieille habitude) au point que le *topos* nous fait bâiller. Qui se donne encore la peine de lire l'hebdomadaire « grandeur et décadence », le mensuel « splendeur et misère de l'intellectuel français »? Thrène répétitif qui ne prend pas assez en compte l'effacement sur la planète du français, dans lequel l'intellectuel du cru est censé s'exprimer. Les gens d'esprit ont la surface de leur langue, l'Union européenne parle l'anglais, et la taille de leur pays, le nôtre, a rétréci au lavage. Cela dit, il n'est jamais mauvais de revenir sur une déculottée.

Je te moquais de moquer « nos vains espoirs » de républicains socialistes dont je voulais croire qu'ils n'étaient pas si vains que tu le pensais. La suite des événements t'a donné raison, tu avais un temps d'avance sur les sous-offs d'une armée morte, dont j'étais (l'optimisme de la volonté bâillonnant le pessimisme de l'intelligence, qui ne discernait pas trop mal les replis en gésine). Autocritique donc. Si j'avais à l'époque prévu la victoire en 1981 d'une gauche populaire et jaco bine par-dessus et contre la jonction Libé-Rothschild, du désirant et du consommateur, du libertaire et du libéral (j'avais même annoncé en 1978 que Cohn-Bendit deviendrait bientôt un grand notable de l'Europe dérégulatrice et concurrentielle), je n'ai pas vu arriver Séguéla ni Tapie. Ni Kouchner et le droit d'ingérence impérial, à discrétion. La reddition corps et biens du socialisme local sous les coups de boutoir de la « société civile », l'évaporation, à droite, de toute trace de gaullisme, la longue emprise du grand leurre européen sur les esprits les mieux éveillés (ah, cet arrêt Nicolo passant au Conseil d'État comme lettre à la poste, ni vu ni connu), le retour au bercail atlantiste, la victoire par K.O. de l'entreprise sur l'administration, tout cela était pour

moi inimaginable. Je n'avais pas compris que l'État était déjà aux abonnés absents, la République un lieu de mémoire, et la France un objet de musée. Inexcusable bévue, dont je ne suis pas fier.

Rappels un peu triviaux, me diras-tu, mais force est d'élargir le cadre si l'on veut échapper au narcissisme d'une profession trop encline à oublier les relations qui l'unissent aux institutions en place ainsi que ses propres conditions de fonctionnement. Le démantèlement des services de l'État (et pas seulement des monopoles publics) a eu des répercussions en chaîne sur le milieu intellectuel, tant la recherche désintéressée du vrai et le goût des idées générales ont partie liée avec la notion même d'intérêt général. Le système des grandes écoles par exemple, spécificité française, avait pour commun dénominateur la formation par concours d'agents publics voués au service public – éducation, armée, chemins de fer, Ponts et Chaussées, Eaux et Forêts, etc. –, mal rémunérés mais socialement considérés. Cette estime de soi n'est plus possible. Dans un État dirigé par des avocats d'affaires, une société paramétrée par la performance comptable, où le service public est une poche résiduelle d'inefficacité et de gaspillage en attente de privatisation, le prof, le chercheur, le juge, le colonel, l'ingénieur – ce qu'on appelait le « personnel dédié », dévoué à autre chose qu'à son intérêt privé – est devenu un pauvre type. « Un petit pois », comme Sarkozy appelle le magistrat ou le diplomate. Le normalien n'enseigne plus au lycée, il file dare-dare à l'ENA, et l'énarque ne pantoufle plus à cinquante mais à trente ans. Destination: les *States*.

En réalité, c'est l'Amérique qui est venue en France, notamment *via* le droit européen, qui a détricoté en trois décennies nos deux siècles de constructions juridiques. Conséquence sur nos modes folkloriques de sociabilité: le remplacement du club type Jean Moulin, avec cotisation personnelle, par le *think-tank* type institut Montaigne, financé par Veolia. Dans un pays où le Plan a disparu, où la fonction publique se voit « évaluée » par des boîtes de *consulting* et d'audit anglo-saxonnes (fi de l'indépendance des juridictions et foin des corps d'inspection de l'État), où nous aurons bientôt, pour sous-traiter nos petites guerres, des sociétés de sécurité, une association gratuite de hauts fonctionnaires et de bons esprits réfléchissant au long terme et au bien commun, sans urgence ni commande particulière, n'a plus lieu d'être. S'imposent l'*advocacy tank*, le lobby ou telle ou telle écurie présidentielle. Les partis s'échouant en machines électorales; le forum ne fonctionnant plus au programme mais au sondage, à la notoriété par l'image et non par les valeurs et la compétence; l'Université, où toute prise de risques en matière de pensée devient impensable, contrainte, culture du chiffre oblige, à la programmation des flux et à l'évaluation des carrières – la disparition de nos anciens ports d'attache met au chômage technique « l'intellectuel de gauche », plus exposé que son vis-à-vis de l'autre rive. C'est une chance que bénédictins, dominicains et jésuites restent en état de cogiter et de proposer d'après nos anciennes normes de rigueur et de désintéressement – mais quelle influence ont-ils? quelle « surface »? quelle « position »? Contrairement à ce que tu disais, nous autres laïques, nous n'avons plus

de destin politique parce que, sous nos latitudes, la politique n'a plus d'enjeu ni ne met d'idées en jeu, et parce que le destin des hommes se joue du côté des « iques » et non des « ismes ». À l'ère du web et du blog, le vrai pouvoir intellectuel est celui d'indexer, de stocker et de connecter. C'est Google qui l'exerce, et dont nous dépendons. Transmigration numérique qui n'a d'ailleurs pas que des inconvénients puisque, avec Internet, nous est arrivé un contre-pouvoir traque, un peu fou un peu poubelle, joyeusement confusionniste mais qui a au moins le mérite, comme toute guérilla, de faire la nique aux moyens lourds de production d'opinion. Quant à l'extrême gauche et au radical-chic, objet de toutes tes craintes, rassure-toi: leur arène est le séminaire, ils font la guerre des mots entre quatre murs, en studio ou dans quelques établissements choisis, loin des populations. Ceux qui veulent encore transformer le monde ne se soucient plus de le connaître parce qu'ils sont et se veulent ailleurs. Ceux qui le connaissent de l'intérieur ne songent plus guère à le transformer pour la simple raison qu'ils en font partie. En attendant, la gloire du concept ultra est autosuffisante. Elle n'a que dédain pour l'infra-réel. Plus même besoin de mettre les pieds en Chine pour faire l'éloge du maoïsme. Nous abordons avec quelque retard le régime Chomsky, lequel n'a jamais empêché Wall Street ni la Maison-Blanche de dormir. Aucun danger. New York encore. Le passage par les États-Unis n'est plus distractif ni rémunérateur, comme en 1980. Il est devenu habitat et séjour, condition *sine qua non* pour la cooptation et la mondialisation de l'intellectuel provincial. Flavius Josèphe s'est fait romain. Ce n'est pas bête. Il a survécu.

La troisième voie entre le réalisme gestionnaire et le prophétisme mal renseigné, entre le mépris bavard et l'endossement tacite de ce qui est, s'avérant bouchée, et pour longtemps, voilà donc les gens de savoir et d'écriture renvoyés à leurs chères études, à leur publication à deux mille exemplaires et à leurs revues savantes. On aurait tort de s'en plaindre, c'est ce qu'ils peuvent faire de mieux, ils sont productifs et nombreux à se soustraire au mouvement général de l'économie fictive.

L'« intellectuel » officiellement détenteur du titre, connecté à toutes sortes de réseaux, me semble subir les mêmes avatars que le banquier devenu financier: son carnet d'adresses aidant, il est passé d'un labeur industriel à un exercice virtuel, d'un métier de prospection à un métier de relations. Il y a des auteurs hors texte et des philosophes hors concept, comme il y a des salles de marché hors sol: les premiers vendent des idées d'idées, comme les seconds des produits de produits financiers.

Reste à tirer les conséquences de ce retour à la niche (écologique, s'entend). Renvoyons nous-mêmes Voltaire, Zola et Sartre aux manuels d'histoire, mettons gaiement une croix sur le mot lui-même et son folklore. Le nouvel environnement technique (la numérosphère) et social (la normalisation achevée du terroir) a liquéfié la noble et défunte ambition de mobiliser les honnêtes gens avec des arguments solides ou/et d'éclairer les princesses qui nous gouvernent avec des idées plus ou moins consistantes. Service inutile. Vouloir peser par la pensée *hic et -nunc* sur le cours des choses, *via* une gouvernance d'opinion (et une mainmise sur ses organes),

exige des abaissements ou des investissements ou des talents ou des capitaux ou des compromis ou des renvois d'ascenseur incompatibles avec la déontologie du métier. C'est l'office du communicant et du publicitaire. Les matchs retour PSG-OM ou UMP-PS ont-ils besoin de supplément d'âme? Rentrer dans la course à l'*influence* (fonction propre et historique de « l'intellectuel ») suppose d'épouser l'univers du show-biz, l'argent plus l'image, soit les deux béquilles des phraseurs cotés en bourse. Laissons ce *show-room* à des businessmen comme BHL, dont les ouvrages sont à la philosophie ce que l'*infotainment* est à l'information. Les professionnels du *buzz*, chez qui rien ne fait œuvre et tout fait bruit, parce qu'ils ont remplacé le contenu du livre par le lancement du livre, resteront maîtres de la place, du moins de leur vivant (parce que après...). Et que monte sur le ring *monsieur Le Trouhadec* saisi par la débauche, le Badiou qui ne sait pas encore que dans cette boîte française *sui generis*, l'audimat en arbitre, le poids lourd n'a aucune chance devant le poids coq.

En somme, tu comprends où je veux en venir: le spectre qui hantait jadis quelques bonnes têtes a fondu dans la foire aux vanités. Adieu l'obsolète, bon débarras, tournons la page. Tous au boulot, chacun dans son coin (toi au *Débat*, un lieu central de rassemblement, qui a surface et prestige, moi à *Médium*, une encoignure pour marginaux). Longue vie aux *happy few*, place à l'imprévisible et vogue la galère!

Régis Debray.

65

66

## LETTRE DE PIERRE NORA À RÉGIS DEBRAY

---

Mon cher Régis,

Pour aller droit à l'essentiel, disons que je suis largement d'accord sur les constats, mais nous n'y arrivons pas par les mêmes chemins et nous n'en tirons pas les mêmes conséquences. Nous nous retrouvons bien sur le même radeau, mais nos deux naufrages n'ont pas été les mêmes: le tien est historico-politique, le mien est d'un ordre tout différent, il relève de la culture et de la civilisation. Ou, pour continuer la métaphore, ton navire a bien fait naufrage, mais le mien, naguère porté par les flots, s'est transformé en fragile esquif où l'on est heureux de t'accueillir pour ramer à contre-courant. Bienvenue à bord!

Tu es passé d'un optimisme historique et d'un militantisme combatif à un désenchantement gaiement pessimiste. Pour n'avoir pas été du premier, je ne partage pas le second. Cette métamorphose nostalgique, ne la regrette pas; tu y as, personnellement, beaucoup gagné. Elle t'a permis de faire une œuvre, philosophique et littéraire. Elle a nourri l'inspiration de tes meilleurs livres, à mes yeux tes *Mémoires*, *Loués soient nos seigneurs* et *Par amour de l'art*. Elle a libéré ton talent qui se déploie dans tous les genres, critique, théâtre, essais, et s'affirme sur tous les fronts. Elle a orienté précisément ta réflexion, dans un retour sur toi-même et un approfondissement, vers la nature de la croyance et les invariants du phénomène

67

68

69

religieux; vers une étude collective des moyens par lesquels s'incarnent, se diffusent et se transmettent ces croyances, mythes ou idées. C'était le meilleur moyen de récupérer, à ta façon, l'importance que le marxisme accordait aux infrastructures et de rester, avec cette fausse modestie dont tu t'es fait un genre, dans les « encoignures pour marginaux », avec les petits, les sans-grades, les oubliés de l'Histoire, toi qui ne traites jamais qu'avec le haut du pavé. Mais, bravo, Régis a réalisé Debray. Mieux vaut réussir sa vie d'écrivain que participer aux révolutions ratées.

De notre côté, celui où est né *Le Débat*, ce qui a sombré, c'est l'environnement intellectuel dans lequel nous opérons. Il était déjà, en 1980, dans un état critique; et c'était dans une réaction critique à cet état que nous inscrivions notre intervention. Nous arrivions dans un moment « post »: post-totalitaire, post-marxiste, post-structuraliste, post-Annales. Un curieux moment à moitié vide à moitié plein, où la gauche arrivait au pouvoir après trente ans, mais dans un état de déconfiture idéologique avancé. Un moment aussi d'ébranlement historique intense et inaperçu, de renouvellement en profondeur et sur tous les plans. Un moment qui m'a inspiré, en historien, une réinterprétation générale de l'histoire nationale à la veille du bicentenaire de la Révolution française, et dont Marcel Gauchet, en philosophe politique, m'a aidé à saisir quelle étape il représentait dans *L'Avènement de la démocratie*. Un moment, surtout, qui impliquait un effort pour s'arracher à toute inféodation politique inutile, souvent servile, toujours compromettante et généralement décorative, pour affirmer l'indépendance et l'autonomie d'une activité intellectuelle libre et urgente. Il ne s'agissait pas de s'insurger contre la « souveraineté déclinante du sartrien juché sur son tonneau à Billancourt », entouré d'ailleurs de plus vaillants dont la souveraineté n'était pas du tout déclinante. Il s'agissait de dégager, si faire se pouvait, les formes d'un engagement autrement exigeant, d'ordre intellectuel, puisque comprendre un monde de plus en plus difficile à comprendre était devenu la condition première pour tenter de le transformer.

Cette ambition, que je ne me flatte pas d'avoir réalisée, mais poursuivie avec constance et persévérance, supposait un milieu intellectuel porteur, un paysage intellectuel, des repères, des clivages, une stratégie, des alliances, une manière de bataille. Et cette bataille, nous avons pu croire une bonne dizaine d'années que nous l'avions gagnée. *Le Débat* était une forme de combat, même s'il se voulait précisément démocratique et non exterminateur. Mais quand même un combat. D'où « la stridence », comme tu dis, « le ton au-dessus » de cet échange, dont il vaut quand même la peine de rappeler les circonstances, qui nous font aujourd'hui sourire. Tu débarquais de Camiri auréolé d'héroïsme et te préparais à jouer le Malraux de Mitterrand. Pour saluer la naissance du *Débat*, *Le Nouvel Observateur* voulait un débat. J'ai suggéré ton nom et Jean Daniel a confié à Jean-Paul Enthoven le soin de l'organiser. Il n'a pas paru de ta dignité, à l'époque, de te commettre avec un gendelette de mon acabit, cardinal de la rue Sébastien-Bottin, « Paulhan des sciences humaines », membre de la bande à Furet et suspect de dévotion aronienne. D'où cette passe d'armes par écrit, finalement trop longue pour paraître dans un

hebdomadaire, enterrée d'un commun accord au cours d'un déjeuner qui a scellé notre amitié et qu'il nous a paru éclairant de sortir aujourd'hui du tiroir. Le texte permet à lui seul de mesurer la différence des temps. Le duel est devenu duo.

Venons-en à cette fameuse « question éculée » du *Pouvoir intellectuel* puisque c'était elle qui était centrale à l'époque et que c'est lui qui a disparu.

72

Rendons à César: ton livre, *Le Pouvoir intellectuel*, en 1979 – un an donc avant la création du *Débat* –, a fait événement en associant l'un à l'autre les deux mots fatidiques et en donnant à leur rapprochement une genèse et un destin. Ta thèse, si tu me permets de la rappeler, consistait schématiquement à faire apparaître que le pouvoir intellectuel était passé du monde universitaire et savant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'édition littéraire dans les années 1930 et qu'il revenait de nos jours aux médias. Tu ne croyais pas si bien dire. C'était le moment où l'explosion des « nouveaux philosophes » nous ramenait, sous une autre forme – la comédie répétant la tragédie –, la figure de l'engagement, sous le double signe du politique et du médiatique. Cette figure a formidablement prospéré sous la poussée de trois facteurs qui n'ont fait que s'amplifier: la montée en toute-puissance des médias; la gestion politique dont les enjeux propres n'ont plus besoin de principes ou d'idées générales, tous partageant les mêmes; la remontée depuis quinze ans d'une gauche de la gauche porteuse d'une idéologie protestataire et radicale. Trois phénomènes en apparence indépendants les uns des autres, mais qui sont venus combiner leurs effets pour forger, sous des espèces au demeurant différentes mais pourtant apparentées, le personnage de l'« intellectuel médiatique », illustré par une demi-douzaine de noms dans lesquels toute la vie intellectuelle paraissait s'incarner. C'est ce qui me faisait titrer l'éditorial de nos vingt ans « Adieu aux intellectuels? » avec un point d'interrogation. Oserais-je te dire qu'au moment du *Pouvoir intellectuel* tu paraissais, bizarrement, ouvrir la tombe où tu n'étais pas loin toi-même de te précipiter et, poste officiel aidant auprès du pouvoir mitterrandien, tu pouvais y paraître déjà à demi engagé. Et puis non. Bon sang ne saurait mentir, ton surmoi Auguste Comte a repris le dessus, l'illumination médiologique l'a emporté, et tu t'es mis au travail pour devenir qui tu es.

73

Ce qui, en fait, achève de s'opérer sous nos yeux, c'est la dissociation de l'intellectuel comme figure sociale et acteur politique, d'une part, et, d'autre part, l'intellectuel comme producteur de connaissances et d'idées, créateur d'une œuvre de l'esprit. C'est à la jonction des deux que prospérait une vie intellectuelle dont n'existent plus les relais et les passerelles, partis et écoles. Tu as raison de dire que « la recherche désintéressée du vrai et le goût des idées générales ont partie liée avec l'intérêt général ». L'évolution historique a rendu inutiles et même dérisoires les manifestations du premier registre. L'activité du second se poursuit, mais en vase clos et dans ce qui reste de général, c'est-à-dire l'indifférence.

74

Cette dissociation, tu la vis douloureuse - ment, mise au chômage technique et niche écologique, avec une sagesse de résignation et une sérénité légèrement crispée. C'est là que nous différons d'interprétation. Je la vivrais plutôt comme une libération, et même une délivrance. Sans doute est-ce la fin d'une grande histoire que Voltaire, Clemenceau et Zola soient relégués dans une pure tradition de patrimoine historique. Mais cette belle époque ne doit pas faire oublier que, de l'affaire Dreyfus où est née la figure officielle de l'intellectuel moderne jus qu'aux lendemains de la mort de Sartre, l'âge classique des intellectuels a été celui de tous les totalitarismes. Que l'évolution historique contemporaine ait condamné leurs émules à des parodies histrioniques et gesticulatoires, même si spectaculaires et parfois distrayantes, eh bien tant mieux! Finies les pitreries et passons aux choses sérieuses. Jamais sans doute y eut-il un tel contraste entre le monde dit intellectuel et un travail de renouvellement en profondeur dans tous les domaines de l'intelligence. Cette activité productive, qui ne consiste pas seulement à accroître les connaissances, mais à modifier les consciences, s'enracine, particulièrement en France, dans une tradition trop puissante et féconde pour s'arrêter là. Qu'elle se paye d'un certain confinement n'a aucune importance, au contraire. C'est même peut-être cela pour quoi nous plaidions dans l'éditorial du premier numéro du *Débat* pour une « démocratie intellectuelle » qu'ont beaucoup raillée, sur le moment, les tenants du titre.

Aucune importance, donc, sauf que ce qui menace les niches où nous travaillons et qui nous ramène pour de bon sur le même radeau de survie est un naufrage d'une bien autre ampleur. Ce sont les fondements mêmes d'une forme de culture, dont nos revues, tes livres, ceux que je m'attache à publier sont les expressions achevées et les plus représentatives, qui sont en perdition. On aurait parlé autrefois des « humanités », de la tradition littéraire et classique; concentrons-nous sur la langue, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. On aurait parlé autrefois d'une histoire qui nous apprenait d'où nous venions pour mieux savoir où l'on allait; bienheureux si l'on sauve d'un présent perpétuel un minimum de sens de la différence des temps et de la relativité des choses. On aurait parlé autrefois de « culture générale », mais la notion même est devenue suspecte et problématique. Les scientifiques eux-mêmes en sont à nous expliquer que chez leurs étudiants la seule conjonction « et » qu'ils connaissent ne leur permet plus d'articuler un raisonnement ou une démonstration. Quel professeur ne crie pas SOS?

Dans quelques années, quel logiciel permettra de lire Debray, de décrypter ses phrases, d'apprécier ses formules typiquement normaliennes? - Quel public restera-t-il, assez curieux, assez austère pour s'intéresser à une publication comme *Le Débat*? C'est la question de fond.

La consigne est claire: il faut garder la vieille maison. C'est plus impératif et nécessaire que jamais. Cela veut dire pour *Le Débat* lutter sur trois fronts: contre la spécialisation universi à outrance et pour une relève décisive des conditions de l'enseignement. Contre la dégradation marchande et la précipitation journalistique,

pour le salut d'une presse de qualité. Contre la tentation de se retirer sur l'Aventin dans une tour d'ivoire et pour le maintien, coûte que coûte, d'une fonction publique, civique et critique.

Et pour le reste, cher Régis, réjouissons-nous ensemble d'être des minoritaires. D'en assumer les contraintes, les devoirs et les responsabilités; d'en réclamer les droits. C'est cela la démocratie, et même la république. Les dinosaures et les derniers des Mohicans sont les seules fréquentations honorables. La braise est encore sous la cendre, soufflons-y. Et répétons avec André Gide la vieille formule: « Le monde sera sauvé par quelques-uns. »

*Pierre Nora.*